

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Viviane BAEKE, *Le temps des rites. Ordre du monde et destin individuel en pays wuli (Cameroun)*. Paris, Société d'ethnologie, 2004, 471 p., illustr., bibliogr., index.

par Nicolas Adell-Gombert

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, n° 1, 2005, p. 242-243.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/011763ar>

DOI: 10.7202/011763ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

filles : grattage de la vulve et étirement répété quatre fois – chiffre féminin qui s’oppose au 3 masculin – du clitoris. En manipulant de la sorte les organes génitaux de la jeune initiée, « l’exciseuse » exhorte cette dernière à ne pas se laisser séduire facilement par les hommes. En 1993, l’auteur avait qualifié les femmes d’í de « presque excisées ». Ici, elles sont vues comme des « pseudo-excisées ». L’excision n’a jamais été très répandue chez les ethnies du Cameroun. Quelques populations la pratiquaient, dont les Gbaya, proches des D’í. C’est ce qui amène l’auteur à conclure que les femmes d’í ont « réfléchi sur l’excision gbaya et décidé qu’elle ne leur convenait pas ».

À en juger par de nombreuses indications ethnographiques, le clitoris passait chez bien des populations de l’Afrique de l’Ouest et de l’Afrique de l’Est pour un organe susceptible de se développer par lui-même de manière indue, nonobstant l’excision. Muller met un bémol sur la théorie inspirée des Dogons voulant que les rites de circoncision et d’excision africains aient pour but d’extirper aux représentants de chaque sexe une particule identifiable au sexe opposé, donc de purifier l’identité sexuelle de chaque individu. Cette théorie ne s’applique pas aux D’í. Le prépuce de trois circoncis ayant subi l’épreuve avec courage est réduit en poudre et offert aux initiés de la promotion suivante sous forme de drogue. Rien de plus masculin donc qu’un prépuce! Quant au clitoris, il se présente ici à la fois comme le « signe distinctif de la féminité » et comme un organe capable de protéger les femmes. L’ethnologie n’a décidément pas fini d’en apprendre sur l’Afrique.

*Robert Hazel (RobertH@ceci.ca)*

*Centre canadien d’Étude et de coopération internationale — CECI  
3185, rue Rachel Est  
Montréal (Québec) H1W 1A3  
Canada*

---

Viviane BAEKE, *Le temps des rites. Ordre du monde et destin individuel en pays wuli (Cameroun)*. Paris, Société d’ethnologie, 2004, 471 p., illustr., bibliogr., index.

Viviane Baeke livre dans cet ouvrage, issu d’une thèse de doctorat, une formidable ethnographie d’une communauté villageoise du Cameroun occidental, les Wuli, qui relèvent de la culture Mfumte. Ce travail se signale par son exhaustivité et offre au lecteur un panorama complet d’une culture africaine dont la spécificité avait jusqu’ici été sacrifiée au profit de l’étude soit de la région des Grassfields, à laquelle elle appartient, soit de l’expansion bantoue concernant cette partie du continent africain. Inscrit délibérément dans une longue tradition de monographies, ce livre en comporte toutes les règles : cohérence géographique et culturelle, distinction nette entre la description des faits et leur analyse. Ce dernier point, dont l’auteur s’est plus particulièrement soucié, a pour conséquence un certain alourdissement de l’exposé mais possède l’avantage d’offrir au lecteur un matériau sur lequel il est libre d’exercer sa propre réflexion. En outre, la lisibilité d’ensemble demeure tout à fait satisfaisante.

Après avoir, en bonne ethnologue, établi les conditions matérielles et l’organisation sociale du groupe wuli, Viviane Baeke concentre ses efforts sur deux points : la sorcellerie

et les rituels. Sur le premier, elle nous invite à considérer à nouveau la typologie établie par Evans-Pritchard en son temps opposant les catégories de *whitchcraft* et de *sorcery*, de pouvoirs acquis et de pouvoirs innés, tout en l'affinant. Cela lui permet de mettre à jour un véritable monde magique où sorcellerie et contre-sorcellerie s'affrontent tout en demeurant inséparables. On appréciera le fait que l'auteur se garde d'explications de type fonctionnaliste (la sorcellerie serait la simple traduction de tensions sociales) tout en n'épuisant pas le phénomène dans la question politique de légitimation ou de conquête du pouvoir, même si ce dernier point est essentiel. En effet, la possession de pouvoirs magiques, dans la mesure où ceux-ci ne peuvent être attribués avec certitude qu'après le décès de l'individu, l'autopsie révélant une constitution originale des organes congrue à un type de sorcellerie, cette possession se prête ainsi à toutes sortes d'intrigues. Un individu ordinaire peut se faire passer pour un sorcier de manière à bénéficier temporairement d'une aura que la mise à nu de son destin pourra, l'heure venue, démontrer comme non fondée. Inversement, des sorciers « vrais » pourront tenter de cacher leurs extraordinaires capacités tout au long de leur vie de manière à agir souterrainement. L'ordre du monde, celui de la magie, s'inscrit ainsi dans un ordre biologique individuel. Cependant, on est libre d'être, volontairement ou involontairement, « à côté de sa vie ». La destinée, lue dans le corps, n'est donc pas présentée comme une contrainte, mais comme la solution la moins dommageable trouvée par les Wuli pour opérer la conjonction entre l'ordre magique du monde et l'ordre social, chaque individu pouvant en être le médiateur.

Cette conjonction est encore plus nettement exposée dans la dernière partie présentant la scansion rituelle de l'année wuli. On regrettera simplement que l'auteur n'ait pas explicitement articulé ces deux ensembles sous ce rapport. En effet, Viviane Baeke rapporte la manière dont les Wuli structurent le temps par le biais de rythmes et d'instruments musicaux spécifiques appartenant à des sociétés initiatiques qui se partagent la responsabilité de « faire passer » à la fois le temps (d'une saison à une autre) et les hommes (d'un statut à un autre). Sur ce dernier point, il eût été intéressant de confronter aux éléments ethnographiques la problématique engagée par les travaux d'Anne-Marie Peatrik sur la question des catégories d'âge. Les conflits de critères évoqués entre rites collectifs d'initiation et rites individuels, ainsi qu'entre les notions de « temps irréversible » et de « temps cyclique » empruntées à Luc de Heusch, y auraient trouvé la matière d'une autre lecture. Néanmoins, l'analyse proposée, structuraliste sous toutes ses formes, ouvre d'intéressantes perspectives. L'auteur nous démontre que, dans la musique, les Wuli prétendent soumettre l'ordre du monde tandis que celui-ci, au travers de la conjonction des rites saisonniers et des rites de passage, est invité par ce biais à s'engager dans le destin individuel. Ce jeu d'influences réciproques, cette interpénétration du cosmique et de l'individuel qui se joue dans les rythmes et les rites, tout en assonances et dissonances volontaires, nous invite à repenser la concordance des temps au crible de la grammaire wuli.

Nicolas Adell-Gombert ([nicolasadell@yahoo.fr](mailto:nicolasadell@yahoo.fr))  
Centre d'anthropologie de Toulouse  
3 ter rue Aimé Bouchayé  
65600 Semeac  
France

---